

La fenêtre étroite

Jacques Brault

Volume 27, numéro 6 (162), décembre 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31315ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brault, J. (1985). La fenêtre étroite. *Liberté*, 27(6), 98–103.

JACQUES BRAULT

La fenêtre étroite

Très chers, je vous écris *cela*, qui n'a guère de mots dans ma langue natale, d'une encre maigriotte, allongée par les larmes. Ce soir, je m'adonne à une occupation assez mal jugée chez un homme d'âge mûr et que j'avais délaissée le jour de mes six ans. Je pleure. Comme une Madeleine. Sur qui, sur quoi? Sur tout et tous, sur vous et sur moi; sur *cela* qui me reste indéfinissable. Je dois faire une crise de nostalgie. Je suis seul dans mon bureau; un monde obscur remue vaguement à la fenêtre étroite, toute en hauteur, qui me semble un barreau transparent.

*Dans le vieux parc solitaire et glacé
Deux spectres ont évoqué le passé*

Le *Colloque* de Verlaine me hante et son évocation restimule mes glandes lacrymales. Je ne savais pas qu'un homme pouvait enfermer tant de chagrin. Vous recevrez, j'en ai bien peur, une missive ruiselante. Pour ma part j'ai gardé, en vous écrivant, mes caoutchoucs et mon imperméable. Quand je suis venu ici me réfugier contre moi-même il tombait des grenouilles. Histoire de rester dans l'ambiance, j'ai ouvert les vannes. Et ça coule depuis, ça déluge. Tenez, je pourrais en peu de temps remplir à déborder la fameuse baignoire de votre camarade l'amateur d'antiquités, vous vous en souvenez sans doute, qui voulait à toute force que je prenne un bain dix-neuvième siècle. Si je ne craignais de me noyer, je rirais à gorge déployée de la mésaventure. Tout chez cet avant-gardiste tenait de la vieillerie. On s'accro-

chait dans des catalognes hirsutes, on s'échardait les fesses sur des bancs taillés à la hache, on posait son bol ou son hanap sur une barrette qui empestait le beurre rance. Il ne manquait qu'un crachoir. Mais cette idée, où vous fûtes complices, que j'étreunnasse sa «nouvelle» baignoire! Le monstre de cuivre vert-de-grisé, rond comme une louche, a bien failli me déglutir. Et ce serait moi, le nostalgique?

Oui, à n'en pas douter. A faire ricaner les gens qui ne connaissent pas le rhumatisme de la mémoire. Passez-moi, très chers, ces accès de préciosité. Mes larmes n'ont pas bon goût. «Nostalgie» est un de ces mots qui assurent la fortune des dictionnaires ou en tout cas qui les rendent indispensables. Le terme vient d'un emprunt du latin médical *nostalgia* que le médecin suisse Harder créa en 1678 avec deux substantifs grecs, *nostos* (retour) et *algos* (souffrance). Le célèbre mal du pays affectait, paraît-il, les nombreux mercenaires suisses engagés dans les armées française, italienne, allemande. Ces renseignements ne m'aident pas à répondre quand je me demande: ce mal, pourquoi ne guérit-il pas automatiquement lors du retour chez soi? Un *haïku* de Leonard Cohen me pourvoit de rêveries:

Silence

And a deeper silence when the cricket

Hesitates

J'ignore pourquoi et comment, mais ce grillon me donne l'impression qu'il existe une nostalgie de l'existence même, un *cela* mystérieux et pourtant quotidien que l'on effleure et qui déchire. Un été, dans un taillis des Laurentides, j'ai trouvé un nid de grives que le vent avait jeté par terre. Les petits, éparpillés autour, encore aveugles, ouvraient leur bec sans émettre un son. Aucun signe de la présence des parents. J'ai couru au chalet chercher de la ficelle, du sparadrap, n'importe quoi. J'étais fier de ma bonne action. Mais les parents ne se sont plus jamais montrés. Les petits ont tenu deux jours. Je les ai enterrés. J'ai brûlé le nid. C'est ça, l'exil. A travers mes dernières larmes, ce soir, car il y a une fin à tout, je me

dis qu'alors je n'avais pas vraiment mesuré l'étendue d'un mal qui ne se confond ni avec le spleen, ni avec l'angoisse ou l'ennui. La perte de la saveur d'être, l'étouffement intérieur, la disponibilité insatisfaite par toutes les dispositions, ces maux peuvent s'éprouver chez soi. La nostalgie se nomme habituellement par le lieu perdu, espace natal, maison paternelle ou sein maternel. Pour qui est éloigné de son pays, l'ailleurs souffert et désiré n'a rien de vague. On pourrait instituer une géographie pathétique de la nostalgie.

Mais *cela*, qui m'a liquéfié à l'improviste, et chez moi, qu'est-ce donc?

Je n'ai rien du collectionneur sentimental. Vivre à l'ancienne ne m'attire pas. Certaines gens, aux opinions fort modernes, courent les antiquaires et s'extasiaient devant un pot de chambre. Je ne fréquente guère ce monde qui se rénove par le passé. On m'a invité jadis à un repas cuit dans une cheminée. Nous devions nous accroupir devant lâtre qui crachait des flammèches comme un dragon postillonneur et nous servir à même la soupière. Je n'ai jamais avalé tant de fumée. Pour finir le plat, quand je suis allé à la salle de bains nettoyer mes mains couvertes de suie, j'ai dû me servir d'un savon fabriqué par mes hôtes progressistes. Il me semble que j'ai senti le cheval pendant une semaine.

Non, en ce sens-là je ne suis pas nostalgique. Vous vous êtes parfois étonnés, très chers, que je dédaigne les pèlerinages. Je me méfie des souvenirs qui réclament une preuve ou une assurance sur des lieux ou des objets. Le désir lancinant ou languissant d'un espace précis confère à cet espace une aura magique qui revalorise le banal ou le dégradé. J'aime mieux m'en remettre à l'imaginaire, comme l'admirable Li Po:

*Devant le lit clair de lune
Soupçonné être givre sur le sol
Levant la tête contemplant lune blanche
Baissant la tête pensé pays natal*

Le pays du nostalgique est pure utopie, non-lieu.

«Là où l'on retourne écouter le vent comme en son enfance, c'est la patrie.» Chère Gabrielle Roy, c'est tout comme, et seulement comme... Les variations temporelles modifient le thème de l'espace. Ulysse vieilli retrouvant ses sources, son origine, son innocence, revient où il n'est jamais allé. Le spectacle de sa compagne et de sa terre le dépayse. Fugitivement, quelquefois, j'éprouve le sentiment charnel de la dérive, d'une espèce de navigation dans le temps qui m'éloigne du sens et de la saveur du présent. Cet exil psychique par quoi je suis arraché de mon être est une douleur que je ne pourrais décrire. Est-ce *cela* qui m'a réduit aux larmes? Pas tout à fait, pas exactement. Que nous passions tous, et moi aussi, ne me désole pas; c'est un de ces lieux communs où tant bien que mal nous arrivons à vivre ensemble. Certains, à telle étape, paraissent s'attarder. Nous les perdons de vue. Nous continuons, serrant les coudes. L'inéluctable, je n'en fais pas un drame. Je le considère avec une légère stupeur, un peu narquoise, me murmurant le quatrain de René Fallet:

*Sur quelle terre puis-je vivre?
Adieu les ombres, les mystères,
Le canal Saint-Martin se givre,
Je n'avais pas fini mon verre.*

Je n'ai pas envie d'aller fouiner là-dessous, trouver une raison qui me rassure ou me raccorder avec le pouvoir de l'illusion. Il y a quelque chose de salubre dans la distance que l'on prend peu à peu avec soi-même. J'écoute la sagesse de Proust: «Ce n'est pas parce que les autres sont morts que notre affection pour eux s'affaiblit, c'est parce que nous mourons nous-mêmes.» La fenêtre devient de plus en plus étroite et perd de sa transparence. On reste immobile, près de la lampe, n'y voyant plus guère, tandis que le peuple des ombres dehors s'augmente. Un matin la lampe et le veilleur s'éteignent. Les nostalgiques passésistes s'en émeuvent. Pas moi. Je ne m'accroche pas aux débris du naufrage. Je me laisse vaguer. Alors, pourquoi ces larmes?

Naguère, la mode était au décapage. Nombre de

personnes cultivées, au demeurant raisonnables, s'armaient de sableuses et de ponceuses, de grattoirs et de bidons d'un horrible liquide capable de vitrioler les pyramides d'Égypte. Un couple fort distingué m'avait prié à un dîner d'apparat. Dès l'entrée je connus ma méprise. Le repas allait être servi sur une table courtaude comme les fabriquaient nos ancêtres. Les chaises étaient à l'avenant. J'avais l'impression d'être assis par terre et de manger sur mes genoux. D'ailleurs ceux-ci exerçaient sur le dessous de la table une telle pression qu'en décortiquant l'os rond de ma pièce de bœuf je fus pris d'un vertige: j'étais, ma foi, en train de me bouffer une rotule. Le maître de céans puis son épouse m'adressèrent la parole. Dans mon trouble, je lui donnai du cher maître et à elle de la chère céanse. On me conseilla de me retirer dans une chambre où un peu de repos, n'est-ce pas... Mais le lit était aussi court que haut juché, avec une tête et un pied en chêne, d'un seul tenant, et qui rejoignaient presque le plafond. Je grimpai dans cette boîte à cauchemars, péniblement à cause de mon genou amoché, et m'étendis sur le dos. Mal m'en prit. Mes reins s'enfoncèrent dans un matelas mouvant et les orteils me vinrent chatouiller les oreilles. J'étais transformé en crevette. Qu'on ne me parle plus des meubles d'antan. Les décapeurs, je les enverrais volontiers en Chine nettoyer la grande muraille.

Très chers, vous me gronderez peut-être de ne pas priser notre patrimoine. C'est que le mien m'est tout intérieur. Ma nostalgie, vaporeuse et fantômale, n'a besoin de presque rien pour me faire mal. L'odeur des feux d'herbes en automne, un écho de la chanson «Mes souliers sont rouges» suffisent à me désaccorder de l'existence machinale. J'entends le bruit du train Montréal-Québec où je voyageais au crépuscule en octobre, abandonné, nauséux, mourant. Par la fenêtre j'aperçois, dans un champ d'épis aux teintes de vieil or, deux petites filles qui se poursuivent, tantôt apparaissant, tantôt disparaissant, deux tiges frêles libérées de leurs racines et qui caracolent, épis

au vent, et ma douleur sans fond en est toute brouillée, je ne sais plus si je meurs ou si je vis, je ne sais plus si *cela* est bon ou mauvais, je ne sais plus pourquoi me traversent comme un couteau ces vers du doux et suicidé Ilarie Voronca:

Quelque part dans le monde

Un enfant revient de l'école et sa mère l'accueille

Et son cœur est une feuille pure dans le cartable

Et le bonheur a un goût de lait et de miel

C'est *cela*, qui m'a fait pleurer comme une fontaine — et d'impuissance. Le poète a trouvé le lieu et la formule de ma nostalgie. Pays perdu, exil de l'être, jeunesse enfuie, quoi encore, vous ne valez pas une larme. Il est dans l'ordre des choses que l'éphémère se confonde avec la poussière du passage. Mon mal du retour ne monte pas d'un vain regret, il sourd de ce qui me transcende et me submerge et me roule dans les larmes accumulées, emmêlées, depuis qu'il y a sur terre un humain inaimé et des milliards de millions à sa suite, et pour lui pas de maison ni d'école, pas de mère ni de cartable, pas de lait ni de miel. Néant. Un vagissement idiot, à peine soufflé, sitôt étouffé. A cet humain innombrable, je voudrais, moi pauvre bougre, faire retour, comprenez-comprenez pas, très chers, et offrir, bafouillant de confusion, un peu de l'enfant que ma mère n'a pas eu, un peu de la mère que je n'ai pas eue et ce lait bleu à peine que nous ne buvions ni à l'école ni à la maison et mes mains qui touchaient d'envie le cartable du voisin et le miel qui ruisselait de soleil seulement aux vitrines et la fenêtre si étroite que j'imaginai au mur du réduit où je dormais et... et... mais je pleure à nouveau, comme un clown qui n'en peut plus de se briser au rire des enfants.